



ATTENTATS DU 13 NOVEMBRE Depuis 2016, des chercheurs demandent à des centaines de Français de raconter cette terrible soirée, dans le but de mieux comprendre les mécanismes de la mémoire. Ils recrutent des citoyens volontaires.

Vos souvenirs intéressent les historiens

ROBIN KORDA

UN TALKIE-WALKIE grésille. « Ça tourne au studio A ! » Le silence envahit la pénombre. Une caméra scrute les mouvements du visage de Patrick. Le sexagénaire réfléchit. « Ce soir-là, je dînais avec ma compagne chez ma fille à Montrouge (Hauts-de-Seine). On s'apprêtait à la quitter quand on a vu la télévision. Il y avait des tirs. Cela avait l'air d'un règlement de comptes... »

L'homme se souvient des « annonces inquiétantes » dans le métro, sur le chemin du retour. « Plusieurs stations étaient fermées. Ce qui se passait était assez trouble. » La soirée du 13 novembre 2015, peu à peu, se dessine. Depuis plusieurs semaines, les rescapés des attaques terroristes enchaînent les témoignages au cours d'un procès historique. Patrick, lui, n'est pas une victime. C'est un simple Parisien du quartier de Belleville (XIX^e), au logement tout proche des terrasses ensanglantées.

« Des émotions remontent »

Loin de l'île de la Cité et de la Cour d'assises spéciale de Paris, son histoire résonne dans les studios de l'Institut national de l'audiovisuel (INA), à Bry-sur-Marne (Val-de-Marne). Depuis cinq ans, des chercheurs mènent un programme scientifique sous la tutelle du CNRS et de l'Inserm, dont notre journal est partenaire. Son objectif est ambitieux : fouiller, ausculter et graver la mémoire des attentats de Paris et de Saint-Denis.

Régulièrement, des enquêteurs interrogent des centaines de Français sur ce qui leur reste de ces jours de plomb. Il peut s'agir de personnes directement visées par les attaques,



mais aussi de riverains des quartiers touchés, de Franciliens ou encore d'habitants de Montpellier (Hérault), Caen (Calvados) et Metz (Moselle), recrutés via les réseaux sociaux ou démarchés dans la rue*. En plateau, la douleur pénètre ces entretiens filmés. Jacqueline, 76 ans, habite Bourg-la-Reine (Hauts-de-Seine). Durant son interview, cette ancienne proviseure de lycée revisualise les cérémonies d'hommages organisées après les tueries. « Le fait d'entendre le nom et l'âge de tous ces jeunes gens morts pour avoir assisté à un concert de rock... Ce sont des images et des émotions qui remontent », souffle-t-elle.

Patrick s'est aussi longuement rappelé l'ambiance qui pesait sur son quotidien. « Le dimanche suivant les attaques,

je suis allé voir « James Bond » au cinéma. Une lampe a sauté dans la salle. Il y a eu un mouvement de foule. Des gens se sont mis à courir, à crier... Quelqu'un peut débarquer et tirer dans le tas : on avait tous ce genre de pensées à cette période. On a cicatrisé depuis. Mais le fait d'en parler aujourd'hui ravive ces émotions-là. » Derrière la caméra, les équipes ont dû apprendre à se blinder. « Quand on a commencé, ce n'était pas facile, rembobine Christophe, ingénieur lumière. On ne sait pas à quoi s'attendre, alors on prend les récits en pleine figure. »

Éviter le coup de blues

Les coordinateurs du programme ont mis en place différentes mesures préventives. Les enquêteurs travaillent à tour de rôle. Une à deux inter-

views par jour seulement leur sont proposées. Les débutants font rarement face aux témoins les plus sensibles. Le temps des commémorations, du 10 au 14 novembre, marquera une pause des interviews. Malgré tout, le personnel dispose d'un psychologue en cas de besoin. Christophe n'y a pas eu recours. « Pendant longtemps, on parlait beaucoup entre techniciens quand on sortait des séances. Cela nous a aidés à passer ce cap difficile des débuts. »

Ingénieur du son, Tom, 31 ans, a aussi été marqué par des « moments très forts, très touchants ». Comme lorsque ce policier gradé a raconté son entrée dans le Bataclan. À ses pieds, il a dû marcher sur des corps ou dans du sang. « Avec le temps, on apprend à prendre du recul, à se détacher »,

Les scientifiques cherchent à savoir comment la mémoire collective, à travers les hommages notamment, influence nos souvenirs.

assure le jeune homme. Le 13 Novembre l'a lui-même meurtri. Ce soir-là, les tireurs ont touché un de ses amis en terrasse. Sa compagne est morte sur le coup. « Tous ces gens ont vécu des trucs horribles. Et je suis admiratif de ce qu'ils peuvent dégager derrière. Pendant les entretiens, je vois des gens pleins de vie, d'envie de vivre. En fin de compte, tout cela m'impacte bien plus de manière positive que négative. »

Un projet à long terme

Pour Aziza Doudou, également chargée des entretiens, filmer les entrevues aide à sécuriser les volontaires. Après l'accueil et le maquillage, « le rituel du studio contribue à créer une confiance qui permet de se sentir à l'aise et de se raconter », avance la jeune femme. Il y a quelques jours, l'un d'eux lui a confié avoir vécu l'entretien « comme dans un cocon ». Tous ces rushs forment une masse d'informations qui sera disséquée dans les années à venir. Car le projet se déroule sur le long terme. Une première série d'entretiens a eu lieu en 2016, suivie d'une autre en 2018. La troisième se déroule

actuellement, avant une dernière en 2026. Hasard du calendrier, elle prend place en même temps que le procès. Carine Klein-Peschanski, secrétaire générale du programme, s'est rendu compte que les témoins étaient « plus émus cette année » que précédemment. « Ils évoquent aussi spontanément des réflexes d'hypervigilance qu'ils avaient perdus, comme le fait de ne jamais s'asseoir dos à la rue, en terrasse. »

Jacqueline a, elle, participé à toutes les étapes du programme. L'expérience lui a appris que la mémoire n'était pas sans faille. « La première fois, quelques mois après les attaques, j'avais complètement zappé le Stade de France », confie-t-elle, un brin honteuse. L'historien Denis Peschanski, qui copilote le projet, rebondit. « Des gens se disent : je ne me souviens pas bien, alors je ne vais leur servir à rien. Or, c'est justement le fait que la mémoire évolue, que l'oubli s'installe en partie, qui est passionnant ! »

L'idée est aussi de scruter comment la mémoire collective, à travers les hommages, les articles et les reportages, influence nos souvenirs. Et d'apprendre sur la façon dont ils évoluent avec le temps. Peu après son interview, Patrick a compris que des bribes de sa soirée du 13 Novembre refaisaient surface. C'est un SMS reçu par sa fille, par exemple, qui les avait poussés à allumer la télévision. Jacqueline, elle, est formelle. Depuis son premier entretien, elle n'a « plus jamais » oublié les victimes du Stade de France.

* Pour vous joindre à l'étude, appelez le 06.18.07.13.77. ou écrivez à participation@memoire13novembre.fr. Entretiens du lundi au samedi à Bry-sur-Marne (Val-de-Marne), Montpellier, Caen et Metz. Confidentialité garantie.



C'est justement le fait que la mémoire évolue, que l'oubli s'installe en partie, qui est passionnant

DENIS PESCHANSKI, HISTORIEN



L'historien Denis Peschanski (à g.) copilote le projet. Les témoignages sont enregistrés dans les studios de l'INA, à Bry-sur-Marne (Val-de-Marne).

